Raphaël Jerusalmy

Les obus jouaient à pigeon vole

Éditions Bruno Doucey

La poésie va se lever
et prendre les armes…

Elle entassera
des sacs de sable.
Elle graissera les fusils.
Elle ramassera les
morts. Leur enlèvera
leurs chaussures.
Elle n’aura pas peur…

Sur le fil
Une collection dirigée par Murielle Szac

Premiers titres parus :
- Didier Daeninckx
  Caché dans la maison des fous
- Bruno Doucey
  Le carnet retrouvé de monsieur Max
- Raphaël Jerusalmy
  Les obus jouaient à pigeon vole

Photographie de couverture :
« Guillaume Apollinaire, blessé à la tête par un obus, hospitalisé à Paris en août 1916 »
© Apic / Hulton Archive / Getty Images.

Les obus jouaient à pigeon vole

Les obus jouaient à pigeon vole est le quatre-vingt-quatrième ouvrage publié par les Éditions Bruno Doucey

Éditions Bruno Doucey
Cour d'Alsace-Lorraine
67, rue de Reuilly
75012 Paris
www.editions-brunodoucey.com

ISBN : 978-2-36229-094-7
© Éditions Bruno Doucey, 2016

Raphaël Jerusalmy

Les obus jouaient à pigeon vole

Éditions Bruno Doucey

À la mémoire de Nehemia Tamari

Les O

B

U

S ***ma parole…***

JOUAIENT

à

E

G O

I N vole

P

Les obus miaulaient, Trois lettres-poèmes de guerre inédites de Guillaume Apollinaire, Éditions Fata Morgana, 2014.

Citation reprise en calligramme par Raphaël Jerusalmy.

Le 17 mars 1916, vers seize heures, le sous-lieutenant Gui de Kostrowitzky, dit Apollinaire, fut atteint à la tempe par un éclat d'obus alors qu'il lisait une revue littéraire, le *Mercure de France*, dans une tranchée de première ligne, au lieu-dit le Bois des Buttes.

Cette revue, annotée de sa main, vient d'être retrouvée en Bavière, non loin de Munich.

16 mars 1916

[Impact moins 24 heures]

– T'aurais pas l'heure, des fois ? demande le Père Ubu.

Le caporal Dontacte sort sa montre de sa vareuse. Il presse le poussoir du boîtier.

– Seize heures seize. Presque dix-sept…

Qu'est-ce que ça peut lui faire, au Père Ubu, l'heure qu'il est ?

Le caporal Dontacte attend que l'aiguille des minutes atteigne la deuxième petite raie noire après le III en chiffre romain et dit :

– Dix-sept !

– Mince, y sont ponctuels. Rudement même, dit Ubu tout bas.

Tous les après-midi, à quatre heures et quart pile, un zeppelin vient survoler les tranchées du Bois des Buttes. Pour voir ce qu'il s'y passe. Pour les coordonnées de tir. Pour faire peur. Il se balade là-haut sans faire de bruit. Père Ubu est persuadé que ça s'appelle un zeppelin parce que dedans, dit-il en prenant l'accent allemand, *z'est* plein de boches.

Il n'est pas très malin, le Père Ubu. Mais costaud. Dans le civil, c'est un fort de la halle aux poissons. Celle de Marseille. Il doit son surnom à sa bedaine énorme. Surmontée d'une tête trop petite. Il est bien content d'avoir été dénommé ainsi. Parce qu'Ubu était roi, lui a-t-on dit. Dans la tranchée, chacun a un sobriquet. Tel le caporal Dontacte. Qui est notaire à Vaugneray. Près de Lyon. Personne, ici, n'appelle les autres par leurs « petits noms ». Les Jean, les Raymond, les Michel, ils les ont laissés derrière, à la maison. Avec les costumes et les chemises à col. Dans les armoires. Jean Pommay, Raymond Garcin, Michel Barraud. Des appellations d'état civil qui puent la naphtaline. Des inscriptions sur des tombes. Les prononcer porte la poisse.

Alors le chef de la section, le sous-lieutenant Gui de Kostrowitzky, a rebaptisé les hommes. À la gnôle, faute d'eau bénite. Père Ubu, Trouillebleu, Jojo-la-Fanfare… Et lui, ils l'ont appelé Cointreau-whisky. Parce qu'il aime boire. Et qu'il a un nom impossible. Pas du tout français. Qui finit en *zky*. Et un deuxième prénom, une sorte de pseudo, Apollinaire, qui ne leur a pas plu. Qui ne convient pas ici, à la guerre. Pas du tout.

Bien que lui, pour sa défense, ait clamé que ça rimait sublimement avec militaire.

Dontacte rempoche sa montre. Pour ne pas qu'elle se salisse. Pendant que le Père Ubu enfonce son casque sur la tête et s'accroupit. D'habitude, les bombardements reprennent dès que le zeppelin s'éloigne. Comment fait-il pour redescendre ? Mais aujourd'hui les canons se taisent. La guerre n'est pas finie pour autant. D'après les journaux. Et d'après les tripes. Tu la sens, là, dans ton ventre. Ce n'est pas pour rien que les tranchées s'appellent des boyaux. Et elle va durer longtemps encore, selon le chef de section Cointreau-whisky. Qui sait tout. Qui reçoit sans cesse des lettres. Et des revues. Des revues d'art.

Quand le vaguemestre passe distribuer le courrier, Cointreau-whisky lui remet des tas d'enveloppes à expédier. Adressées au monde entier.

Madrid, Rome, Paris.

Et à des femmes, aussi.

Tous se creusent la cervelle pour remplir quelques lignes. Mentir à ceux qu'ils aiment. Il fait beau. On mange bien. Les gars de la section sont de braves types. Puis viennent les questions. Qui rallongent un peu la sauce. Comment vont les petits ? Et maman, toujours souffrante ? Ou est-elle moins patraque ? Alors que Cointreau-whisky tartine des pages entières, avec de la suie diluée. L'encre manque.

Que diable trouve-t-il à raconter ? Il n'y a rien à voir par ici. Pas de paysage. Juste quelques arbres calcinés, entre les lignes d'assaut. Et plus d'oiseaux. Donner des nouvelles du front, alors ? Qui sont les mêmes tous les jours. Mornes et censurées.

Le caporal Dontacte écrit aussi beaucoup. Mais ce n'est pas pareil. Il est notaire.

Il tient une sorte de journal de bord comme en ont les marins. La tranchée a tout d'une cale de navire, en effet. Il consigne le temps qu'il fait. S'il a plu ou pas. Les mouvements de troupes. Les « conditions de vie » des poilus. Ce qu'ils bouffent. Là où ils font leurs besoins. Les airs qu'ils fredonnent. Les actes de bravoure. Les calibres des obus qui passent au-dessus. Ou qui tombent court. Si jamais il s'en prend un, ni trop court ni trop long, ce sera dûment noté dans son carnet. C'est Trouillebleu qui s'en chargera. Et il inscrira la mention « Mort pour la France », à la fin. Comme Dontacte le lui a demandé. Trouillebleu n'a pas eu le courage de lui dire non.

C'est un drôle de type, Trouillebleu, qui redoute la mort des autres. Bien qu'il l'inflige sans sourciller. Il est le meilleur tireur de la section. Un *snaille-peur*, comme disent les Anglais. Ce qui est tout de même étonnant. Vu qu'il est bigleux. Et qu'il n'aime pas tuer les gens. À Paris, il était contrôleur des tickets de l'omnibus. Sur la ligne

Madeleine-Bastille. Alors la resquille, pas question.

Le zeppelin parti, Trouillebleu remet vite son casque lui aussi. Et arme son fusil. Un lebel 93. Sans sa baïonnette au bout. Il fait claquer les phalanges de son index. Le droit, celui qui appuie sur la gâchette. Et attend.

Il peut rester comme ça des heures, Trouillebleu. Sans bouger.

Dontacte sort son calepin, inscrit la date et l'heure, suivies d'un « rien à signaler ». Pas un projectile ne siffle dans l'air.

– Qu'est-ce qu'il leur prend, aux boches ? murmure Père Ubu.

Personne ne lui répond.

– À c't heure-là, d'habitude, je me rends au boulot. En passant par le port des pêcheurs. Pour écluser une anisette.

Le Père Ubu est aussi régulier que le passage du zeppelin. Tous les jours, il fait la même remarque. Mot pour mot. Jusqu'au mot anisette. Avant que les boches ouvrent le feu. Des fois, seulement après.

Pour sa part, Trouillebleu préfère le rosé d'Anjou. Mais il le prend plus tard, vers huit heures. À la fin de son service. Jamais pendant.

– On se croirait un dimanche, dit Dontacte en rangeant son calepin.

Il dit ça parce que le dimanche il s'ennuie. Et que le temps passe plus lentement.

*

Un bruit de ferraille. De gamelles qui s'entrechoquent. Voilà le petit qui revient avec les rations pour le soir. Il rampe ventre à terre. En chantonnant pour se donner du cran. Dontacte le gronde des yeux. À cause du boucan. Et parce qu'il est formellement interdit de chanter. Pour pas que les boches puissent nous repérer. Savoir où nous sommes.

– Où voulez-vous qu'on soit ?

Quand la mitraille bat son plein, le petit s'en donne à cœur joie. Il braille des airs d'opérette en vidant son chargeur. D'où son surnom de Jojo-la-Fanfare.

C'est un morveux de la classe seize. Celle des vingt ans et moins. Il a débarqué la semaine dernière.

En renfort.

Tous quatre de la classe seize
Parlaient d'antan non d'avenir
Ainsi se prolongeait l'ascèse
Qui les exerçait à mourir

« Exercice », Obus couleur de lune, *Calligrammes*.

[Impact moins 23 heures]

En dehors des pigeons qui s'ébattent sous les jets de la fontaine, la piazza Navona est déserte. Elle se remplira en fin d'après-midi. D'un seul coup.

Le soleil, encore hivernal, plaque de grands carrés de lumière sur les façades. Toutes les persiennes sont baissées. Il n'y a personne aux fenêtres. Comme si les bâtiments qui entourent la place étaient des panneaux de théâtre. Sans cages d'escalier. Sans dedans.

– Du Chirico en plein, dit Jean, regrettant aussitôt sa remarque.

Que Picasso fait mine d'ignorer, invitant Jean à s'asseoir. Hélant le garçon de café qui somnole sur une chaise.

– Tu as faim?

– Non.

– C'est du jambon des montagnes, dit Picasso.

Il en brandit une tranche du bout de sa fourchette.

– Non merci.

Le garçon franchit la terrasse au ralenti. Jean lui

commande un verre de vin.

– Bianco.

Puis se tourne vers Picasso.

– Alors ?

– Les Russes ne sont pas des gens commodes, dit Picasso.

– Les Espagnols non plus.

Picasso désigne la place endormie.

– Tout le monde ne peut pas être italien…

Le garçon pose le verre sur la table.

– Santé ! dit Cocteau en levant le verre.

– *Salud* !

– Diaghilev est un type charmant. Exigeant, mais charmant.

– Si jamais je peins ces décors, ce sera pour te faire plaisir. Le ballet, moi, tu sais…

– La musique sera d'Erik Satie. Pour la préface du programme, j'ai pensé à Gui !

– Apollinaire ? Mais il est à la guerre…

– Justement.

Et ils pensent à lui. Aux lettres qu'il leur envoie du front. Souvent en vers. Des rimes dansantes. Gaies. Qui rendent la mort anodine.

Et ils pensent aussi à la guerre. Celle-là, et toutes les autres.

Todas las guerras.

– Qu'est-ce qu'il lui a pris, bon sang ! rugit Picasso.

Cocteau ôte son chapeau de paille. Mi-galure, mi-canotier. Il le pose sur la table, près du verre de blanc qui scintille au soleil.

– L'uniforme le flatte, tu ne trouves pas ?

En disant cela, Cocteau a un sourire amusé. Et Picasso une contraction du visage, renfrognée. Il a dessiné Apollinaire sous toutes les coutures. En mousquetaire, avec une barbichette à la Porthos. En frac de dandy. En écrivain même, la pipe entre les dents. Alors pourquoi pas en tenue de combat, après tout. Il visualise la carrure épaisse, ramassée. Les yeux de veau. Les mains calleuses. La coupe en brosse qui ne lui va pas du tout. La vareuse et le casque Adrian. Estampillé R.F. Bosselé des armes du régiment. Accroché aux bretelles du ceinturon. Alors qu'il faut l'avoir sur la tête. À tout moment.

– Tu sais quel est son problème ? dit Pablo.

– Non. Lequel ?

– C'est qu'il n'a jamais eu l'air d'un poète.

La piazza s'anime. Hommes et femmes sortent des maisons, tels des danseurs venant prendre place sur scène. Surgissant du décor. Des carrés lumineux des façades.

De cette alliance nouvelle, car jusqu'ici
les décors et les costumes d'une part,
la chorégraphie d'autre part, n'avaient
entre eux qu'un lien factice, il est résulté,
dans *Parade*, une sorte de *sur-réalisme* où je
vois le départ d'une série de manifestations
de l'Esprit Nouveau qui…

Préface de Guillaume Apollinaire au programme du ballet en un acte, *Parade*, donné le 18 mai 1917 au théâtre du Châtelet. Livret-poème de Jean Cocteau, musique d'Erik Satie, chorégraphie de Serge de Diaghilev, décors et costumes de Pablo Picasso. Le terme « surréalisme », inventé par Apollinaire, apparaît ici pour la première fois.

[Impact moins 22 heures]

– Entrez donc, Kostro.

Le sous-lieutenant Kostrowitzky écarte le morceau de toile grise qui sert de porte à la cagna du capitaine. Il porte la main au front en un bref salut, sans pouvoir exécuter le garde-à-vous réglementaire. Le toit de la hutte est trop bas. Puis, sur un signe de son chef, il s'assied sur un seau retourné qui fait office de tabouret.

Moncapitaine convoque souvent Kostro au rapport. Plus souvent que les autres chefs de section. Parce que, tout comme Kostro, Moncapitaine est un homme du monde.

– Ils mijotent quelque chose, Kostro.

– Et nous ?

Moncapitaine roule une cigarette de tabac gris et frotte une allumette le long du baril sur lequel il se tient assis. Un baril à douves de bois, bourré de poudre. Il s'est juré d'arrêter de fumer après la guerre.

– Je peux, chef ?

– Allez-y.

Kostro sort sa pipe.

– Du feu ?

– Non merci, dit Kostro, les yeux fixés sur le baril.

Moncapitaine tire une longue bouffée, qu'il retient au fond des poumons avant de la recracher en toussant.

– Mes félicitations, dit-il d'une voix si cassée qu'on la croirait émue. Vous voilà des nôtres !

– Depuis une semaine, chef. Le décret est en date du 9 mars. J'en ai été notifié hier matin.

– Un Français de plus. Nous en aurons besoin.

Moncapitaine se racle la gorge.

– C'est tout de même une drôle d'expression, non ? Naturalisation. Vous ne trouvez pas, Kostro ?

Moncapitaine sait qu'il a touché un nerf.

– Je préfère le terme d'adoption, répond Apollinaire.

Moncapitaine s'attendait à plus de repartie. À une riposte. Peut-être en était-ce une.

*

Lorsque Moncapitaine a appris la mutation de Kostro dans ses rangs, il a trouvé ça louche. Un artilleur qui demande à passer fantassin. Au début, il l'a eu à l'œil. D'abord parce qu'il faut se méfier des Parisiens. Et

ensuite, bien sûr, des poètes. Il a tout de suite vu que Kostro avait la trempe d'un bon soldat. Dans son regard, sa façon de parler, de saluer. Ça ne trompe pas, ces choses-là. Tout de même, il l'a observé, les premiers jours. Pour s'assurer que Kostro ne lui jouait pas la comédie.

Quoique, à la guerre, faire semblant d'être brave, c'est déjà un acte de courage.

– Belle soirée, Kostro. L'air est doux.

– Oui, chef.

Le chef déguste une nouvelle bouffée de tabac. Il étend les jambes.

– Vous devriez nous pondre un truc là-dessus. Ce silence. Ce calme trompeur qui ne trompe personne.

Pas une mauvaise idée. Un poème sur l'absence de bruit. Et de mots. Quand tout se tait et vous parle.

– Oui, chef.

Moncapitaine n'a pas lu une traître rime de son éminent subalterne. C'est un homme éduqué. Calé en histoire. Au courant de bien des choses. Mais la poésie, ça le barbe. Kostro le sait. Il ne lui a jamais donné à lire l'un de ses poèmes.

Au début, Moncapitaine a parcouru le courrier de Kostro que le vaguemestre lui remettait. Pour raison de censure. Une lettre scandaleuse adressée à une femme.